

## QUELQUES REMARQUES SUR L'INTERPRÉTATION DES FRÈRES KARMAZOV PAR HERMANN HESSE

MICHEL CADOT

### I

Avant d'aborder l'examen du célèbre article de Hesse intitulé *Die Brüder Karamasow oder Der Untergang Europas. Einfälle bei der Lektüre Dostojewskis*<sup>1</sup>, paru à Berne en 1920, je voudrais rappeler quelques données de base sur la réception de Dostoïevski en Allemagne au début du XX<sup>e</sup> siècle, et quelques points de vue de Hesse sur la Russie. Si l'on met à part le cas de Rilke, particulièrement attiré par ce pays qu'il visita en compagnie de Lou Andreas-Salomé et dont il apprit la langue au point de penser à traduire *Les Trois Sœurs* de Tchekhov, le grand événement éditorial qui acheva de faire connaître Dostoïevski au public de langue allemande fut la traduction des œuvres complètes en 22 volumes, dirigée par Arthur Möller van den Bruck (1876-1925) assisté de D. Mérejkovski et D.V. Filosofov, qui parut chez Piper à Munich entre 1906 et 1919. La publication commença avec *Les Démons* (*Die Besessenen*) pour le 25<sup>e</sup> anniversaire de la mort de l'écrivain.

---

1. Cité d'après Hermann Hesse, *Schriften zur Literatur*, 2 vol., Frankfurt am Main, 1972. L'essai en question est au t. 2, p. 304-338.

La même année paraissait le livre de Mérejkovski, *Dostoëvskij. Prorok russoj revoliucij* (*Dostoïevski prophète de la révolution*), qui présentait Dostoïevski comme « la révolution sous le masque de la réaction<sup>2</sup> ». Une quantité d'articles et de livres furent consacrés en Allemagne au thème « Dostoïevski et la révolution », comme le montre l'enquête de Dudkin et Azadovskij<sup>3</sup>. Le silence de Hesse sur *Les Démons* s'explique peut-être par cette surabondance même.

Hermann Hesse salua la grande entreprise de Piper Verlag en 1915 dans son premier texte important consacré à Dostoïevski, « Ein Roman von Dostojevskij » dans le journal suisse *Der Bund*, Sonntagsblatt, 1914-1915, n° 43, p. 679-682. Il s'agit de *L'Adolescent* (*Der Jüngling*) qui venait de paraître chez Piper. L'édition des *Schriften zur Literatur* de Hesse n'a pas retenu un passage intéressant de l'article du *Bund*, cité en russe par A.G. Berezina, où Hesse rend hommage à l'entreprise de Möller van den Bruck :

Heureusement la guerre, semble-t-il, a seulement ralenti, mais n'a pas interrompu ni entravé l'un des plus importants débuts de rapprochement entre l'esprit allemand et l'esprit russe, la grande publication des œuvres de Dostoïevski aux éditions Piper à Munich. Parallèlement à l'édition de Tolstoï à Iéna, cette édition de Dostoïevski est la plus importante tentative pour faire connaître en Allemagne ces deux grands esprits<sup>4</sup>.

Le texte publié dans *Blick ins Chaos* (1920) se borne à indiquer que Hesse avait lu « dix ans auparavant » une très bonne traduction de *L'Adolescent* par Korfiz Holm. Le ton résolument pacifiste du texte du *Bund*, comme d'autres prises de position de Hesse à la même époque, montre la persistance de ses convictions, qui avaient amené Stefan Zweig à proposer son nom à Romain Rolland, désireux de fonder à l'automne 1914 une sorte de « parlement moral » à Genève ; Hauptmann y aurait représenté l'Allemagne, Hesse l'Autriche (on se demande pourquoi !), Van Eeden la Hollande,

- 
2. « Er war die Revolution, die scheinbar Reaktion war ». Mereschkowski, Einführung zu den *Literarischen und politischen Schriften* von Dostojevskij, 1907, t. XII-XIII, p. VII.
  3. V.V. Dudkin i K.M. Azadovskij, « Dostoëvskij v Germanii (1846-1921) ». *Literaturnoe Nasledstvo, F.M. Dostoëvskij*, t. 86, Moskva, Nauka, 1973, p. 659-740.
  4. A.G. Berezina, « F.M. Dostoëvskij v vosprijatii G. Gesse », in *Dostoëvskij v zarubežnyx literaturax*, Leningrad, Nauka, 1978, S. 220-239. Texte cité p. 222.

Croce l'Italie, Verhaeren la Belgique, Spitteler la Suisse, Sienkiewicz la Pologne, Shaw ou Wells l'Angleterre et Gorki la Russie.

Quant aux *Frères Karamazov* (*Die Brüder Karamasow*), ils parurent en 1908 chez Piper, mais rien ne permet d'affirmer que c'est à cette date seulement que Hesse lut le roman, car il existait au moins une autre traduction antérieure, parue à Leipzig dès 1884.

## II

S'il est impossible de trouver dans les textes de Hesse relatifs à Dostoïevski un développement sur les révolutions russes, celle de 1905 et celles de 1917, on est frappé en revanche par l'insistance de Hesse sur l'asiatisme des Russes et sur l'Asie en général : or ce thème essentiel est le plus souvent laissé de côté par la critique. Dès l'article de 1915 sur *L'Adolescent*, apparaît l'idée que l'élément passif de la Russie, « das passive Rußland, das christliche, das duldende, selbstlose Rußland<sup>5</sup> » (320) va devoir se réfugier dans le peuple, car la présente guerre, celle de 1914-1918, va hâter l'eupérisation de ce pays. Ces vertus russes, Hesse les nomme « asiatiques », et termine son article en assurant que « die Russen werden noch lange die Vermittler zwischen uns und der Urmutter Asien<sup>6</sup> ». La passivité asiatique est donc à cette époque valorisée par Hesse<sup>7</sup>, car il y voit le recours contre la violence militaire qui s'est emparée de l'Europe, y compris la Russie. Exactement la même année, Gorki opposait dans *Les deux âmes* l'âme active ou occidentale et l'âme passive ou asiatique de la Russie, héritage du passé mongol repris par le tolstoïsme et caractéristique de la paysannerie russe, éléments absolument réfractaires à l'élan vers la révolution. Quelques années plus tard, alors qu'Oswald Spengler vient de publier dans l'été 1918 le premier volume de son retentissant ouvrage *Der Untergang des Abendlandes*, Hermann Hesse publie en 1920 un essai intitulé « *Die Brüder Karamazow oder Der Untergang Europas* », d'abord dans la revue *Die neue Rundschau*,

5. « La Russie passive, la Russie chrétienne, patiente, généreuse »,

6. « Les Russes seront longtemps encore les intermédiaires entre nous et notre aïeule l'Asie ».

7. « Je suis complètement apolitique, et je me réclame de la passivité asiatique ». Lettre à R. Rolland, 1915.

n° 31, 1920, p. 376-388, repris avec un autre essai sur *L'Idiot* (*Der Idiot*) dans le livre intitulé *Blick ins Chaos*, publié à Berne la même année. Hesse a toujours déclaré n'avoir lu le premier volume de Spengler qu'à l'été 1919, après la publication de *Demian* et la rédaction de ses deux essais sur Dostoïevski. Th. Ziolkowski estime qu'il s'agit ici de l'expression indépendante d'un thème d'époque<sup>8</sup>. En effet, dès la première page de l'essai sur les *Karamazov*, il revient sur l'asiatisme déjà évoqué à propos de *l'Adolescent* et de la Russie, mais cette fois en étend le champ à toute l'Europe, et de façon nettement plus négative, puisqu'il s'agit d'une véritable mort culturelle, gage inévitable d'un incertain renouveau :

Das Ideal der Karamazows, ein uraltes, asiatisch-okkultes Ideal, beginnt europäisch zu werden, beginnt den Geist Europas aufzufressen. Das ist, was ich den Untergang Europas nenne. Dieser Untergang ist eine Heimkehr zur Mutter, ist eine Rückkehr nach Asien, zu den Quellen, zu den faustischen Müttern, und wird, selbstverständlich, wie jeder Tod auf Erden, zu einer neuen Geburt führen<sup>9</sup>.

La pensée de Hesse repose donc sur une base russe, dostoïevskienne certainement, mais parallèle à d'autres cheminements qu'il faut essayer de retrouver. Tout d'abord, il est clair que la différence de valorisation de l'« asiaticisme » prêté aux Russes entre le texte de 1915 et celui de 1919 est due en large partie à la formidable césure historique de 1917, l'année où la révolution coupe la Russie du reste de l'Europe et la renvoie explicitement vers l'Asie, quelles qu'aient pu être les espérances de Lénine et de Trotzki dans une extension révolutionnaire vers l'Allemagne. Cette mort annoncée des valeurs européennes, qui sera provoquée par la redoutable collusion de la passivité russe avec ce que Hesse appelle plus loin « das Asiatische, das Chaotische, das Wilde, Gefährliche, Amoralische<sup>10</sup> » (p. 327) renvoie explicitement à la fois au « péril jaune » et à l'eurasisme révolutionnaire.

8. Theodore Ziolkowski, *The Novels of Hermann Hesse. A Study in Theme and Structure*. Princeton U.P., 1965, p. 18.

9. « L'idéal des Karamazov, un idéal très ancien, secrètement asiatique, commence à devenir européen, commence à dévorer l'esprit européen. C'est ce que j'appelle le déclin de l'Europe. Ce déclin est un retour vers la Mère, un retour vers l'Asie, vers les sources, vers les Mères faustiennes, et conduira évidemment, comme toute mort sur terre, vers une nouvelle naissance. » *Blick ins Chaos*, p. 321.

10. « L'asiatique, le chaotique, le sauvage, le dangereux, l'amoral. »

La mention appuyée de l'empereur Guillaume II peut paraître surprenante dans un essai consacré aux *Karamazov*. Hesse fait allusion à un dessin conçu par l'empereur et réalisé par un professeur Knackfuss de Kassel, décrit dans la *Norddeutsche Allgemeine Zeitung* du 20 novembre 1895 sous le titre « Des Kaisers künstlerischer Mahnruf » et accompagné d'une légende fameuse : « Völker Europas, wahret eure heiligsten Güter ! » Ainsi s'expliquent les allusions de Hesse, « ein etwas sonderbares allegorisches Bild », à propos duquel « der Kaiser die Völker Europas ermahnt, ihre « heiligsten Güter » gegen die aus dem Osten andringende Gefahr zu wahren<sup>11</sup> » (325-326). Je résume la description :

Sous la lumière de la Croix, groupés sur un rocher, les peuples civilisés. La France ne croit pas au danger ; l'Allemagne, armée, guette. La Russie, une belle femme, s'appuie nonchalamment sur l'épaule de sa compagne armée. L'Autriche essaie d'attirer l'Angleterre, hésitante. L'archange Michel tient l'épée flamboyante. Au pied du plateau rocheux, un fleuve majestueux, des villes avec temples et églises, au devant le château de Hohenzollern. Un nuage menaçant assombrit le ciel. Le chemin que suivent les hordes asiatiques en marche est marqué par l'incendie d'une ville. Le danger, sous la forme d'un Bouddha, trône dans ce décor sinistre ; un dragon chinois supporte l'idole. Les hordes s'approchent des rives du fleuve protecteur : sous peu, plus rien ne les arrêtera.

Il ne s'agit pas, note Hesse avec ironie, d'une lecture de Dostoïevski par l'empereur, comme on pourrait le croire, mais d'une vague terreur devant les peuples d'Extrême-Orient que l'ambition japonaise pourrait faire rouler vers l'Europe. On a reconnu dans tout cela « die gelbe Gefahr », le péril jaune que Guillaume voulut conjurer en envoyant en 1900 sa fameuse expédition internationale qui se signala par la mise à sac du Palais d'Été à Pékin. L'expression la plus frappante de ces fantasmes européens apparaît dans *Panmongolizm (Le panmongolisme)*, 1895, titre d'un poème de Vladimir S. Soloviov, auteur d'un autre poème, *Dragun (Le Dragon)*, dédié à Siegfried, c'est-à-dire Guillaume II, et de *Kratkaja povest' ob Antixriste (Court récit sur l'Antéchrist)*, où Soloviov imagine qu'au XX<sup>e</sup> siècle les Japonais réaliseront l'union de tous les peuples d'Asie orientale pour mener une lutte décisive contre les Européens. Quant à l'eurasisme, il apparaît dans le fameux poème

11. « L'exhortation artistique de l'Empereur. » « Peuples de l'Europe, préservez vos biens les plus précieux ! » « Une image allégorique un peu étrange. » « L'Empereur exhorte les peuples de l'Europe à préserver leurs biens les plus précieux contre le danger en provenance de l'Est. »

de Brioussov, *Grjaduščie Gunny (Les Huns en marche)*, paru en 1906 après la victoire japonaise sur les Russes : le poète saluait « d'un hymne cordial » les Huns, symbolisant ici le prolétariat en marche, dévastateurs de la vieille culture occidentale, comme les Mongols qui apparaissent dans le roman *Peterburg (Pétersbourg)* de Biély (1911), et les Scythes du célèbre poème de Blok (*Skify*) 1918<sup>12</sup>.

Il n'est évidemment pas possible de déterminer si Hesse a pu connaître tel ou tel des textes évoqués ici, mais ce qui importe, c'est de prouver que ces craintes, évoquées par Hesse plutôt comme un lieu commun de l'époque que comme un véritable danger, sont véritablement dans l'air du temps. Comme exemple d'une utilisation ironique de ce thème on peut alléguer ce passage du récit *Klingsors letzter Sommer (Le dernier été de Klingsor)*, Berlin, 1924, p.191, où Klingsor dit à un ami arménien versé dans l'astrologie :

Meinst du, Magier, ich kenne dich nicht ? Du bist ein Bote aus dem Osten, vielleicht ein Spion, vielleicht ein verkleideter Feldherr. Du bist hier, weil hier das Ende beginnt, weil du hier Untergang witterst<sup>13</sup>.

Elles reparaissent de façon inattendue dans une lettre de Gorki à H.G. Wells en juillet 1920 : craignant que la politique anti-révolutionnaire suivie par la Grande-Bretagne et la France « ne pousse les Russes dans la direction de l'Asie », Gorki ajoutait :

Ne prévoyez-vous pas, dans cette union possible avec les nationalités asiatiques, une menace terrible pour la culture européenne ? En ce qui me concerne, cette question m'obsède comme un cauchemar<sup>14</sup> !

On doit se souvenir aussi que Dostoïevski lui-même avait évolué dans ses jugements sur l'Asie et l'« asiatisme » des Russes, comme j'ai essayé de le montrer à Nottingham en 1986<sup>15</sup>, notamment à la suite de certaines lectures, comme *La Russie et les Russes*

12. Sur ce thème, voir M. Cadot, « Les terreurs de l'an 1900, ou l'Europe promise à la grande invasion asiatique », dans *Fins de siècle : terme-évolution-révolution ?*. Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1989, p. 433-443 ;
13. « Crois-tu, magicien, que je ne te connais pas ? Tu es un envoyé de l'Est, peut-être un espion, peut-être un général déguisé. Tu es ici parce que c'est le commencement de la fin, parce que tu sens le déclin. »
14. Jean Pérus, *Romain Rolland et Maxime Gorki*, Paris, 1968, p. 107, note 77.
15. M. Cadot, « Le discours sur le futur dans le *Journal d'un Ecrivain* (1881). Remarques sur le prophétisme de Dostoïevski. ». *Dostoevsky Studies*, vol. 7, 1986, S. 19-33.

de l'historien français Henri Martin (1866), puis de *Rossija i Evropa (La Russie et l'Europe)* de N.Ja. Danilevskij (1869). Alors que jusqu'en 1875 Dostoïevski considère la Russie comme exclusivement européenne, et destinée même à « ressusciter l'Europe » en lui révélant le Christ russe, un renversement spectaculaire de sa pensée s'opère à partir de 1876 : puisque l'Europe nous méprise et nous traite d'Asiates, de Tatars, donnons-leur raison, mettons en valeur l'Asie avant les Américains, car « le Russe n'est pas seulement un Européen, mais aussi un Asiatique [...] C'est peut-être l'Asie qui est, dans nos destins à venir, notre principale issue ». Tous ces propos contenus dans le *Journal d'un Écrivain* pour 1881, H. Hesse a pu les lire au tome XII de l'édition Piper paru en 1907. Et il pouvait en trouver l'écho chez Spengler, qu'il lut à partir de 1919, et à qui il consacra un petit texte à la fois admiratif et ironique en 1924 (p. 472).

### III

Un article sur *L'Idiot* également recueilli dans le volume *Blick ins Chaos* propose une analyse originale de Mychkine, considéré comme un être absolument subversif, « der furchtbarste Feind jeder Ordnung<sup>16</sup> » (p. 312), car sa pensée est celle que Hesse nomme « magique », celle qui néantise, pour parler comme Sartre, le monde entier et ôte toute réalité aux hommes ordinaires parce que Mychkine relève d'un autre monde, celui qu'il entrevoit aux rares moments d'extase procurés par l'épilepsie : il se situe à la frontière de deux mondes, au seuil où toute pensée peut être vraie et fausse en même temps. « Ein Denken, das zum Unbewussten, zum Chaos, zurückkehrt, zerstört jede menschliche Ordnung<sup>17</sup> » (312).

On sait que Hesse a suivi en 1916-1917, une cure psychanalytique à Lucerne auprès du Dr J.-B. Lang, d'obédience jungienne, et que le roman de 1919, *Demian*, est un véritable roman de l'inconscient, comme le prouve l'invention de la divinité Abraxas :

16. « L'ennemi implacable de toute espèce d'ordre. »

17. « Une pensée qui régresse vers l'inconscient, vers le chaos, en détruisant tout ordre humain. »

Wonne und Grauen, Mann und Weib gemischt, Heiligstes und Gräßliches ineinander verflochten, tiefe Schuld durch zarteste Unschuld zuckend — so war mein Liebestraumbild, und so war auch Abraxas<sup>18</sup>.

Mais il contient aussi de précieuses indications sur la vanité et l'utilité des révolutions : tous les discours sur la collectivité, Gemeinsamkeit, ne sont que Herdenbildung, discipline de troupeau, bien proche de ce que Dostoïevski dénonçait dans les *Notes du souterrain* sous le nom de fourmilière.

Ob die Arbeiter ihre Fabrikanten totschiagen, oder ob Rußland und Deutschland aufeinander schießen, es werden nur Besitzer getauscht. Aber umsonst wird es doch nicht sein. Es wird die Wertlosigkeit der heutigen Ideale dartun, es wird ein Aufräumen mit steinzeitlichen Göttern geben. Diese Welt, wie sie jetzt ist, will sterben, sie will zugrunde gehen, und sie wird es<sup>19</sup>.

Ce texte explique, me semble-t-il, ce que Hesse laissait entendre à propos des Karamazov, figures emblématiques d'un chaos nécessaire à la liquidation d'un monde périmé ainsi qu'à l'exploration de l'inconscient. Il écrivait à propos de *l'Idiot* :

Alle Träger des Neuen, des Furchtbaren, des ungewissen Zukünftigen, alle Vorboten eines vorgeahnten Chaos sind bei Dostojewski Kranke, Zweifelhafte, Belastete : Rogoschin, die Nastasja, später alle vier Karamasows<sup>20</sup>.

L'article sur les Karamazov illustre à merveille le renversement « chaotique », pourrait-on dire, qui s'opère à travers les trois volumes du roman : Aliocha, le pur qui semble traverser les turpitudes sans jamais en être souillé, devient de plus en plus proche d'un monde profane qu'il semblait vouloir quitter, tandis que son frère Dimitri, qui menait au début une vie de débauche effrénée, va supporter l'erreur judiciaire dont il est victime comme une expiation régénératrice, annonçant par là une nouvelle sainteté, une nouvelle morale, une nouvelle humanité, tandis que la morale bour-

- 
18. Hesse, *Demian*, Büchergilde Gutenberg, Zürich, 1925, p. 134. « Volupté et terreur, un mélange d'homme et de femme, sainteté et abomination intimement liés, la faute profonde frémissant à travers l'innocence la plus tendre, tel était mon rêve de l'amour, tel était aussi Abraxas. »
19. « Que les ouvriers massacrent les patrons, ou que Russie et Allemagne tirent l'une sur l'autre, on changera seulement de propriétaires. Mais ce ne sera pas inutile. Cela montrera que les idéaux actuels sont sans valeur, on sera débarrassé d'idoles de l'âge de pierre. Ce monde, tel qu'il est, veut mourir, il veut disparaître, et cela arrivera ». *Demian*, p. 190-191.
20. « Tous les porteurs de la nouveauté, de l'effrayant, du futur incertain, tous les avant-coureurs d'un chaos pressenti sont chez Dostoïevski les malades, les ambigus, les tarés : Rogojine, Nastasia, et plus tard les quatre Karamazov. » *Blick ins Chaos*, p. 313.

geoise, représentée par le procureur au procès de Dimitri, apparaît de plus en plus creuse et dépourvue d'authenticité. Tous ces Karamazov représentent pour Hesse l'« homme russe », celui qui bientôt sera l'homme de la crise européenne, celui dont Dostoïevski lui-même disait : « Les Russes ont l'âme grande, généreuse, grande comme leur pays, et une tendance aux rêveries fantastiques et désordonnées. Mais c'est un malheur d'avoir une âme noble et vaste sans génie<sup>21</sup>. » Hesse est en accord avec Dostoïevski lorsqu'il décrit ainsi l'« homme russe » : « In diesem Menschen ist Außen und Innen, Gut und Böse, Gott und Satan beieinander<sup>22</sup>. » Dans *Klingsors letzter Sommer*, p. 211, figure une série analogue d'oppositions attribuées au « sterbenwollenden Europamenschen » ; celui-ci est « ganz Glut und auch ganz Müdigkeit [...] Faust zugleich und Karamasow, Tier und Weiser<sup>23</sup> », etc. On se rappelle le fameux discours de Dmitri à son frère Aliocha :

Le plus affreux c'est, tout en portant dans son cœur l'idéal de Sodome, de ne pas répudier celui de la Madone, de brûler pour lui comme dans ses jeunes années d'innocence. Non, l'esprit humain est trop vaste ; je voudrais le restreindre. Comment diable s'y reconnaître ? Le cœur trouve la beauté jusque dans la honte, dans l'idéal de Sodome, celui de l'immense majorité. Connais-tu ce mystère ? C'est le duel du diable et de Dieu, le cœur humain étant le champ de bataille<sup>24</sup>.

Hesse, qui ne cite pas ce passage, y pense certainement lorsqu'il explique que tous ces Karamazov expriment par leur conduite et leurs discours le besoin d'un symbole supérieur, un démiurge qui serait à la fois Dieu et diable, au-delà des contraires, du jour et de la nuit, du bien et du mal, qui serait le rien et le tout. Suit un grand développement sur la part de bestialité qui subsiste en chacun de nous, refoulée par la civilisation, mais toujours susceptible de revenir au grand jour : ce retour en force des pulsions réprimées coïncide avec ce qu'on pourrait appeler « le moment Karamazov », le crépuscule de la civilisation :

Und ehe die alte, sterbende Kultur und Moral von einer neuen abgelöst werden kann, in diesem bängen, gefährlichen, schmerzlichen Stadium, da muß der Mensch von neuem in seine Seele blicken, von neuem das Tier in sich

21. Dostoïevski, *Crime et châtimeut*, 6<sup>e</sup> partie, chap. 5, Pléiade, p. 553-554.

22. « En cet homme se côtoient le dehors et le dedans, le bien et le mal, Dieu et Satan ». *Blick ins Chaos*, p. 324.

23. « L'homme européen désireux de mourir », « il est tout ardeur et aussi toute lassitude [...], Faust et Karamazov, bestial et sage », etc.

24. Dostoïevski, *Les frères Karamazov*, 1<sup>ère</sup> partie, livre 3, chap. 3, Pléiade, p. 117.

aufsteigen sehen, von neuem das Vorhandensein der Urkräfte in sich anerkennen, welche übermoralisch sind. Die dazu verurteilten, dazu auserlesenen, die hierfür reifen und vorbestimmten Menschen sind Karamazovs<sup>25</sup>.

On ne peut certes méconnaître la couleur nietzschéenne de ce passage, comme de tant d'autres chez Hesse. Mais la lecture qu'il propose des *Frères Karamazov*, si elle extrapole largement les perspectives proprement dostoïevskiennes, a le mérite de s'appuyer sur les avancées anthropologiques et psychanalytiques de son époque, tout en gardant un contact suffisamment précis avec le roman qui leur sert de base. On peut le vérifier en examinant les dernières pages de l'essai, consacrées à Ivan et à Smerdiakov, ainsi qu'aux figures secondaires, la mère et la fille Chochlakow.

Ivan intéresse Hesse par son évolution au cours du roman : le lecteur le voit pour commencer comme « einen modernen, angepaßten, kultivierten Menschen, etwas kühl, etwas enttäuscht, etwas skeptisch, etwas müde<sup>26</sup> ». Mais peu à peu il s'échauffe, « wird karamazowischer », « se karamazovise ». Il a imaginé le Grand Inquisiteur. Après avoir repoussé et méprisé son frère, qu'il croit coupable du meurtre de leur père, il va prendre conscience de sa responsabilité et s'accuser lui-même. Et surtout il dialogue avec son propre inconscient : « darum dreht sich ja alles ! Das ist ja der Sinn des ganzen Untergangs, der ganzen Neugeburt !<sup>27</sup> » : il trouve le diable assis chez lui après un entretien avec Smerdiakov, sous la forme d'un être qu'il n'hésite pas à reconnaître comme un produit de son cerveau, mais avec lequel il engage une discussion aussi vive qu'avec un être réel. Hesse considère qu'il aurait été plus significatif de combiner les produits de l'inconscient d'Ivan avec ceux d'Aliocha, afin de ne pas limiter l'inconscient à une figure diabolique, mais d'en faire une divinité démiurgique à la fois dieu et diable, annonçant le déclin de l'Europe, « den Untergang Europas », peut-être limité à un travail dans les âmes (333 d'une géné-

25. « Et avant que la vieille culture, la vieille morale mourante puisse être remplacée par une autre, nouvelle, à ce stade inquiétant, dangereux, douloureux, l'homme doit de nouveau jeter son regard dans son âme, de nouveau voir monter en lui la bête, de nouveau reconnaître en lui la présence des forces élémentaires, qui sont supramorales. Les hommes condamnés, élus pour cette tâche, mûrs et prédestinés pour l'entreprendre, ce sont les Karamazov. » *Blick ins Chaos*, p. 330.

26. « Un homme moderne, intégré, cultivé, un peu froid, un peu déçu, un peu sceptique, un peu las. » *Blick ins Chaos*, p. 331.

27. « Tout tourne autour de cela ! Voilà le sens de tout le déclin, de toute la renaissance », *ibid.*

ration, « Umdeutung verbrauchter Symbole », « Umwertung seelischer Werte<sup>28</sup> »), analogue au travail en profondeur effectué dans les âmes dans l'empire Romain par l'enseignement du Christ, lui aussi venu d'Asie. Comme on le voit ici, le nietzschéisme si apparent de Hesse cède la place à une appréciation positive du christianisme comme facteur de révolution éthique et anthropologique.

Vers la fin de son essai, Hesse proclame un autre paradoxe de façon provocante : « Die Karamazows sind nicht schuldig ! », « Les Karamazov ne sont pas coupables ! » Et pourtant tous les quatre, père et fils, sont suspects, dangereux, déconcertants : « Der eine ist ein Säufer, der andre ein Weiberjäger, einer ein phantastischer Weltflüchtiger, einer ein Dichter heimlicher gotteslästerlicher Dichtungen<sup>29</sup>. » Certes, mais aucun d'entre eux, Smerdiakov étant tout de suite mis à part, n'est un criminel. Les vrais criminels, dit Hesse, c'est le procureur, ce sont les jurés, qui condamnent Dmitri pour un crime qu'il n'a pas commis. La vieille rancune de Hesse à l'égard des autorités constituées, empereur, armée, justice, écrivains consacrés, apparaît ici avec éclat : « gerade sie werden zu Mördern, aus Engherzigkeit, aus Angst, aus Beschränktheit<sup>30</sup>. » Et il ne s'agit pas ici d'une invention « littéraire », le livre n'est pas un roman policier ingénieusement construit, Dostoïevski n'est pas un « Nur-dichter », un « seulement écrivain » comme Tourguéniev, on peut trouver dans *Les Frères Karamazov* d'énormes fautes de goût : mais

wenn das Unbewußte eines ganzen Erdteils und Zeitalters sich im Alb eines einzelnen, prophetischen Träumers verdichtet hat, wenn es in seinem röchelnden furchtbaren Schrei geronnen ist, dann kann man natürlich diesen Schrei auch vom Standpunkt des Gesanglehrers aus betrachten<sup>31</sup>.

- 
28. « Réinterprétation des symboles usagés, réévaluation des valeurs de l'âme. » *Blick ins Chaos*, p. 333.
29. « L'un est un buveur, l'autre un coureur de jupons, le troisième un rêveur qui fuit le monde, le quatrième compose en secret des œuvres blasphématoires. » *Blick ins Chaos*, p. 335.
30. « C'est eux qui deviennent des assassins, par étroitesse de cœur, par peur, par pusillanimité. »
31. « Si l'inconscient de tout une hémisphère, de toute une époque s'est concentré dans le cauchemar d'un seul rêveur prophétique, s'il s'est coulé dans le rôle de son cri effrayant, on peut aussi naturellement considérer ce cri selon le point de vue du professeur de chant. » *Blick ins Chaos*, p. 334.

Hesse termine son essai en réaffirmant avec force que Dostoïevski est un voyant, un prophète, ce que Mérejkovski avait déjà proclamé, mais il actualise le propos en se référant, cette fois sans ambiguïté, aux événements révolutionnaires qui se déroulent en cette année 1919 dans toute l'Europe orientale, toujours sans les approuver ni les blâmer.

Schon ist halb Europa, schon ist zumindest der halbe Osten Europas auf dem Weg zum Chaos, fährt betrunken in heiligem Wahn am Abgrund entlang und singt dazu, singt betrunken und hymnisch wie Dmitri Karamasow sang. Über diese Lieder lacht der Bürger beleidigt, der Heilige und Seher hört sie mit Tränen<sup>32</sup>.

#### IV

L'essai sur les Karamazov n'est pas le seul texte de Hesse à examiner si l'on veut mesurer jusqu'à quel point le dernier roman de Dostoïevski a imprégné la pensée et l'art de l'écrivain : il est lui-même un romancier, et le plus célèbre de ses romans, *Der Steppenwolf* (1927), reflète indiscutablement certains aspects des *Frères Karamazov*. L'étude de Martin Anderle sur le dédoublement chez Dostoïewski et Hesse<sup>33</sup> a la mérite de concentrer les analogies des deux romans sur le dédoublement, celui qui met Ivan en présence du diable, et celui que connaît Harry Haller lors de son passage au Théâtre magique ; sous l'effet de l'opium, sa personnalité se brise en une série illimitée de figures incarnant les divers fantasmes produits par son inconscient. L'imitation est évidente, même si le sens est différent. En effet la tentation du suicide est parallèle : Ivan veut « rendre son billet » si le spectacle du monde lui paraît insupportable, Haller est sur le point de se trancher la gorge tant la bêtise bourgeoise le dégoûte. Ivan ne laisse subsister de l'édifice religieux que la compassion, mais elle se borne à assurer à l'humanité la satisfaction de ses besoins élémentaires, et à l'entou-

32. « Déjà la moitié de l'Europe, déjà au moins la moitié orientale de l'Europe est sur le chemin du chaos, elle longe le précipice en chantant dans une ivresse sacrée, elle chante des hymnes enivrés comme chantait Dmitri Karamazov. Le bourgeois, offensé, rit de ces chants, tandis que le saint, le voyant les écoute en versant des larmes. » *Blick ins Chaos*, p. 337.

33. Martin Anderle, « Das Motiv der Ich-Spaltung bei Dostojewskij und Hesse », dans *Germano-Slavica*, I (1975), p. 5-18.

rer de mystère et d'autorité : ce substitut de christianisme doit finalement apparaître lui-même assez terrifiant à Ivan pour qu'il sombre dans la folie : en effet, comme le dit Reed B. Merrill,

When Ivan shows denial of God to be the ultimate freedom, wherein man can take the law into his own hands, he formulates the motive for Smerdyakov's murder of their father and opens the door to a vision of brute lawlessness and immorality, the consequences of which he does not understand until they are given substance in action<sup>34</sup>.

Haller est beaucoup plus âgé qu'Ivan, c'est un homme mûr fatigué de sa vie d'intellectuel bourgeois qui se complaît à une sorte de schizophrénie artificielle, où il se dédouble en homme et en loup.

Wenn Harry als Mensch einen schönen Gedanken hatte, eine feine, edle Empfindung fühlte, oder eine sogenannte gute Tat verrichtete, dann bleckte der Wolf in ihm die Zähne und lachte und zeigte ihm mit blutigem Hohn, wie lächerlich dieses ganze edle Theater einem Steppentier zu Gesicht stehe<sup>35</sup>...

Cette sorte de dérision intime, Ivan la trouvait chez le diable, son alter ego intellectuel, ou, sans paroles, chez Smerdiakov, son double bestial. La différence essentielle, bien analysée par Merrill, est que chez Dostoïevski un tel dédoublement est fatal : Goliadkine, comme Ivan, sombre dans la folie. Pour Hesse, il s'agit plutôt d'une sorte de jeu de l'esprit, d'un premier stade de découverte des virtualités illimitées de l'homme, de l'accès à un monde héraclitéen, ou indien, surréaliste si l'on veut, dans lequel tous les contraires coexistent au sein du Tout. Au nombre de ces virtualités, Haller trouve même Mozart, et le Théâtre magique promet à ce Faust rajeuni en don Juan : « Alle Mädchen sind dein<sup>36</sup>. » Mais le loup délaissé se venge, Harry jaloux poignarde Hermine et s'imaginer condamné à vivre éternellement.

34. Reed Merrill, « Ivan Karamazov and Henry Haller. The Consolation of Philosophy ». Dans *Comparative Literature Studies*, Urbana, Univ. of Illinois Press, 8, mars 1971, 1, p. 58-78.

35. « Quand Harry avait comme homme une belle pensée, qu'il ressentait une impression délicate et noble, ou qu'il accomplissait ce qu'on appelle une bonne action, le loup en lui montrait les crocs, riait et lui montrait avec une dérision sanglante combien tout ce noble théâtre paraissait ridicule à un animal de la steppe... » Hermann Hesse, *Der Steppenwolf*, Frankfurt am Main, 1980, *Tractat vom Steppenwolf*, p. 47.

36. « Toutes les filles sont à toi. » H. Hesse, *Der Steppenwolf*, p. 212.

Hesse a donc intégré profondément, mais très librement, plusieurs des thèmes essentiels des *Frères Karamazov* à son propre roman, et donné par là à l'essai de 1919 une résonance plus humaine et d'une grande portée esthétique.

*Université Sorbonne Nouvelle  
Paris*

NB. Ce texte est paru en langue allemande dans *Die Brüder Karamasow. Dostojewskijs letzter Roman in heutiger Sicht. Elf Vorträge des IX. Symposiums der Internationalen Dostojewskij-Gesellschaft, Gaming, Niederösterreich, 30. Juli — 6. August 1995. Mit einem Vorwort und einer Bibliographie herausgegeben von Horst-Jürgen Gerigk. Dresden University Press, 1997, p. 105-120.*